**Bac blanc commun du mercredi 25 janvier 2017 - corrigé**

**Question de corpus Eléments de corrigé**

En préambule, le « Rappel de quelques principes » concernant cette question figurant dans le document reçu naguère des IPR (ELEMENTS DE SYNTHESE SUR LA SESSION 2016 DE L'EAF)

|  |
| --- |
| **La question d’ensemble sur corpus**  Rappelons ici qu’elle permet surtout au correcteur d’évaluer la compétence de lecture du candidat. Nous nous appuierons, pour évoquer cet exercice, sur une phrase extraite du BO du 14/12/2006 définissant les attentes liées à cette partie de l’épreuve écrite :  « Une ou deux questions portant sur le corpus et appelant des réponses rédigées peuvent être proposées aux candidats. Elles font appel à leurs compétences de lecture et les invitent à établir des relations entre les différents documents et à en proposer des interprétations. »  Il s’agit donc bien d’évaluer des compétences de lecture en même temps que des qualités d’organisation. Ainsi, les débats sur la présence ou non d’une introduction à la réponse, de citations précises (la référence à un texte ne passe pas forcément par la citation), d’une organisation en paragraphes sont secondaires. C’est l’intelligence de lecture du candidat qui est évaluée, sa capacité à comprendre les textes, à les rapprocher, à voir ce qui les unit ou sépare.  On pourra valoriser les copies qui font preuve de concision, et on exercera les élèves à cette concision, expression de leur acuité de pensée et de leur finesse verbale d’autant que trop de copies se caractérisent par une réponse à la question disproportionnée par rapport au reste du devoir : les candidats des séries générales surtout consacrent souvent trop de temps à la réponse à la question, si bien qu’ils sont pris de court pour la partie sur 16 points et se pénalisent. |

**Question : Quelle vision de l’exil propose ce corpus ?**

**Pistes de réflexion :**

Circonstances : motifs et lieux de l'exil ; statut de l'exilé

Conséquences : Accueil ressenti / effectif dans le pays ; Dépaysement plus ou moins négatif / positif

**Plan proposé pour un développement :**

**1.** Circonstances de l’exil (imposé, consenti, choisi)

- Ovide : romain urbain antique exilé pour causes politiques dans une lointaine province sauvage

- Du Bellay : provincial français de la Renaissance en poste à Rome auprès d'un cardinal

- Kane et Catalano : africains (Kane : Afrique noire ; Catalano : Maghreb mais aussi plus général) ayant quitté leur pays pour fuir la misère, la guerre ?

- Rimbaud : jeune poète quittant sa ville natale ? sa patrie ? par lassitude et désir d'ailleurs et d'autre chose (un autre pays ? une autre activité ?)

**2.** Exil malheureux

- Nostalgie évidente chez Ovide et Du Bellay, plus implicite chez Kane via la figure d'Ulysse chez Ovide et Du Bellay et la comparaison plus ou moins explicite entre un locus amoenus et un locus terribilis : Rome / Scythie ; petit Liré affectionné / grande Rome ; Afrique naturelle natale / grande ville européenne

- Désarroi dû :

à l’environnement inhabituel ressenti comme hostile (Ovide et Kane)

à l’absence de relations chaleureuses et à la solitude (Ovide, Kane + Catalano) ; indifférence des gens via parties transparentes des *Voyageurs*;

**3.** Exil « heureux » ?

- Expérience (« usage et raison ») d’un environnement exotique (Chez tous les auteurs plus ou moins explicitement) mais aussi de soi-même : Ovide parle d'une « retraite » ; Ulysse chez Du Bellay acquiert « usage et raison »

- Nouvelle vie (Rimbaud, Kane et Catalano)

- Echappatoire à la routine « stérile » chez Char faisant l’éloge de l’exil volontaire chez Char : « Tu as bien fait de partir ».

**1. Commentaire Eléments de corrigé**

En préambule, le « Rappel de quelques principes » concernant le commentaire figurant dans le document reçu naguère des IPR (ELEMENTS DE SYNTHESE SUR LA SESSION 2016 DE L'EAF)

|  |
| --- |
| **Le commentaire.**  Là encore, l’évaluation par compétences doit permettre de mieux prendre en compte la globalité d’une copie : compréhension du texte (la paraphrase en fait partie et constitue une étape souvent nécessaire que l’on évalue positivement sans toutefois s’en contenter), analyses, interprétations et organisation du travail. Mais une copie qui ne réunit pas l’ensemble de ces qualités n’est pas forcément mauvaise. Une copie intelligente (texte compris), personnelle (une interprétation) et illustrée (citations commentées) doit avoir une note très satisfaisante même si elle ne présente pas une organisation très rigoureuse. La relecture personnelle du texte et la compréhension du sens littéral relèvent déjà du processus interprétatif, même si elle n’épuise pas le sens ou plutôt les sens du texte. L’interprétation fine et justifiée du texte correspond au degré de lecture « maximal » d’un texte, proche de l’expertise et qui mérite donc d’être récompensé par la note la plus élevée. Le commentaire (rappelons qu’il n’est plus « composé ») achevé tend vers cette lecture interprétative et explicative. Mais l’élève qui maîtrise le sens littéral du texte, qui est capable de fixer convenablement des impressions, des hypothèses qu’il étaye par des références au texte mérite sans conteste une note positive. L’étude des procédés et de leurs effets, le vocabulaire technique, sont certes attendus, nous ne revenons absolument pas sur cette exigence, mais ce n’est pas « le minimum attendu » comme nous l’entendons parfois. On sera donc très prudent avant de reprocher à la copie soit la paraphrase, reproche fréquemment avancé alors que la copie exprime une analyse qui par moments ne peut s’appuyer sur des procédés stylistiques, soit le contresens.  Rappelons que le candidat du BTN n’est pas non plus dans l’obligation de suivre le parcours de lecture proposé qui est présenté comme une aide : il peut proposer sa propre lecture, ses propres axes. |

Plan proposé :

I. Un univers étrange et hostile

1. L'absence de la nature

2. Un univers déshumanisé

3. L'être humain et les machines

II. Le narrateur fait jaillir des mots une autre réalité

1. La métaphore comme expression de l'étrangeté et du dépaysement

2. Clairvoyance et humour du narrateur

3. Un univers poétique

L’exil, le déracinement et la nostalgie de la terre natale sont des motifs littéraires récurrents depuis la figure d’Ulysse chez Homère. Dans cet extrait de *L’Aventure ambiguë*, de Cheik Hamidou Kane, le narrateur personnage du roman, un Africain, livre au lecteur les impressions éprouvées à l’arrivée dans une grande cité européenne.

Comment l’auteur évoque-t-il les impressions de son personnage en terre étrangère ?

Nous dégagerons d’abord l’aspect étrange et hostile de ce nouvel univers, puis nous étudierons la métamorphose de la réalité.

**I. Un univers étrange et hostile**

1. L'absence de la nature

Le narrateur est seul dans la ville, confronté à l'indifférence et à l'anonymat. Il cherche du regard quelque point de repère, les expressions « je le suivis du regard » et « mon regard parcourait... » montrent qu'il tente de comprendre ce qui l'entoure.

Le frappe d'abord la disparition de la terre nue, remplacée par « l'asphalte », mot étrange jusque dans sa sonorité inhabituelle, formant à lui seul une phrase qui s'achève par des points de suspension. Le narrateur oppose bien deux univers : celui de « la tendre mollesse de la terre nue », et celui de la pierre omniprésente, d'un « gris mat » ou d'un « noir mat ». La dureté minérale, sur laquelle résonnent de façon agressive les souliers des passants, a remplacé la « mollesse » familière, accueillante, presque maternelle, comme le suggère l'adjectif « tendre », de la terre. La toute-puissance de la pierre est soulignée à la 1. 7, par les adverbes de lieu « là-bas » et « ici », par les tournures nominales désignant la pierre et l'asphalte. Dans cet univers minéral, c'est aussi le corps humain qui a disparu. Le narrateur insiste sur ce qui emprisonne le pied : c'est toute la substance minérale de la ville qui semble se refermer sur les hommes. En outre, la conque a la dureté et l'aspect de la pierre, et l'on glisse dans les 1. 17-18 de « la coquille » à « la vasque », toutes deux de forme creuse. Cette dureté s'oppose à la présence charnelle et molle du corps et de la terre.

Il insiste aussi sur l'absence de pieds nus : « il n'y avait aucun pied », « l'homme n'avait-il plus de pieds de chair ? », « je n'avais pas vu un seul pied ». Les fréquentes tournures négatives renforcent cette absence. Dans la ville, tout se passe comme si, la terre familière étant recouverte d'une « carapace dure », celle des pavés et de l'asphalte, le corps humain, dans sa nudité originelle, à son tour disparaissait. L'univers urbain est ressenti par le narrateur africain comme la négation de la nature.

2. Un univers déshumanisé

Il est dès lors légitime qu'il éprouve un sentiment de déracinement mêlé de nostalgie. La 1. 8, avec la négation placée en tête et la tournure négative : « nulle part la tendre mollesse d'une terre nue » traduit la nostalgie d'une nature accueillante, faite pour le pied, pour tout le corps. La phrase interrogative « L'homme n'avait-il plus de pieds de chair ? » exprime une perplexité teintée d'inquiétude, celle de ne plus distinguer d'êtres humains entièrement constitués, subissant même de monstrueuses transformations ; c'est ainsi que le corps d'une passante se termine « monstrueusement en deux noires conques ». Si le narrateur ne cesse de regarder, de scruter ce monde nouveau, il ne croise en revanche aucun regard, n'échange aucune parole. Le passant qui poursuit son chemin choisit, par crainte peut-être, ou par indifférence, l'absence de contact. Il disparaît bientôt dans la masse, il n'est déjà plus qu'un dos, se perdant « parmi d'autres dos carrés ». Son vêtement tient de l'uniforme, destiné à se fondre dans une grisaille généralisée : « sa gabardine grise, parmi les gabardines ». L'homme reste donc inconnu, simple élément d'une masse, le singulier se perd dans le pluriel. L'emploi métaphorique du mot « marée » souligne cette affluence. Plus de visage donc, plus de regard, et bientôt plus de pieds pour le voyageur africain qui, assis sur sa valise, voit les gens d'en bas. Mais une foule déshumanisée, s'imposant d'abord par le bruit agressif. La 1. 4 mentionne la multitude de bruits secs, le terme de « claquement » est employé deux fois dans le passage ; à la dureté du sol urbain fait écho le « claquement sec des souliers », et l'allitération produite par le son [k] clans cette expression accentue le caractère agressif du bruit.

3. L'être humain et les machines

Étranger, à l'écart de l'élan général de la foule pressée, le narrateur est sûrement le seul qui perçoive la présence menaçante de la machine. Celle-ci, en l'occurrence la voiture, est sur le point de dominer l'homme, de lui ravir une vaste partie de l'espace ; « enragées » - l'adjectif revient deux fois -, « souveraines », les automobiles sont en passe de prendre le pouvoir, et l'expression « bien qu'obéissantes encore » renforce cette imminence. La métaphore « fantastique fleuve de mécaniques enragées » rappelle la densité du trafic, confirme l'idée d'un univers déshumanisé. L'homme des villes modernes est comme emporté par « la marée » ou « le fleuve », par des forces qui menacent son individualité. Force est de constater que ce sont des métaphores se référant à la nature qui peuvent désigner ce qui est à l'opposé de celle-ci, les immeubles, les voitures, et suggérer leur nombre, leur densité, leur puissance. Le passage s'achève sur une disparition de l'être humain : « pas un être humain qui marchât », sur l'image de la machine conquérante occupant tout l'espace fait pour elle. C'est bien l'effacement de l'individu et de son corps, c'est bien l'arrachement à la nature qu'éprouvé, avec son « oreille exacerbée », avec ses « yeux avides » cet homme venu d'Afrique.

**Transition**

Ce narrateur qui fait le constat d'une absence, d'une perte dont l'Eu­ropéen n'a plus conscience, possède deux richesses : le regard et les mots. C'est de sa lucidité et du pouvoir de ses mots qu'il convient maintenant de parler.

**IL Le narrateur fait jaillir des mots une autre réalité**

1. La métaphore comme expression de l'étrangeté et du dépaysement

Capable de parler d'« asphalte » ou de « gabardine », termes bien ancrés dans la réalité occidentale, il délaisse le mot « soulier », employé dans la qua­trième ligne, et lui préfère le terme métaphorique de « coques », puis celui de « conques ». « Les coques dures », faisant écho à « la carapace dure », protègent et enferment à la fois, elles évoquent, ainsi que les conques, l'univers marin. La passante dont les mollets sont bizarrement métamorphosés par « deux noires conques » a soudain quelque chose d'étrange, est-elle encore complètement humaine ? Dans l'expression métaphorique « la marée des conques », c'est toute la foule des passants qui est assimilée à des coquillages, toute l'espèce humaine qui est comme transmuée. Les « conques », dési­gnant métaphoriquement les souliers, prennent aussi une valeur métony­mique : elles se sont substituées aux humains. La métaphore apparaît comme le procédé essentiel pour exprimer l'étrangeté du monde européen pour l'Africain, mais aussi le glissement d'une espèce à l'autre. L'humanité ayant été bannie de cette réalité urbaine, la chair du pied exclue avec la « tendre mollesse d'une terre nue », survient alors, par la fantaisie du narrateur, le règne conjoint du coquillage et du minéral, puisque les immeubles forment « la coquille nue et sonore de la pierre ».

2. Clairvoyance et humour du narrateur

Cependant le personnage de l'Africain dépaysé et isolé frappe par sa clairvoyance. Assis « à ras d'asphalte », il perçoit l'anonymat, l'indifférence, la précipitation de la foule des villes. Mais sa nostalgie d'un monde plus accueillant, plus sensuel et plus tendre - comme la terre ou le pied - n'exclut pas une sorte d'humour. Le narrateur semble sourire de son propre étonnement ; des phrases aussi catégoriques que : « alentour, il n'y avait aucun pied » ou «...je n'avais pas vu un seul pied », accentuent la feinte candeur de l'étranger. Celle-ci est encore présente dans l'expression « voitures automobiles », qui dans sa précision établit une distance entre la machine moderne et l'Africain peu habitué à en voir, mais précisant : « que je connaissais cependant ». S'il éprouve en profondeur l'absence de la nature, le narrateur joue la surprise pour mieux dénoncer ce que la ville a d'inhumain. L'humour discret ne cherche pas à dissimuler l'inquiétude face à ce bannissement sournois de

l'humain, il tente plutôt de la maîtriser. Il apparaît une dernière fois dans l'expression « sur le haut du pavé qu'elles tenaient... », où l'on retrouve la locution un peu familière « tenir le haut du pavé », signifiant « dominer », « gouverner », c'est une façon plaisante de constater la présence envahissante de l'automobile au cœur des villes.

3. Un univers poétique

Si le narrateur africain éveille notre conscience, nous ouvre les yeux, il sait aussi faire jaillir de l'agencement des mots une réalité nouvelle. Un univers poétique, minéral et aquatique surgit de l'évocation de la ville. La métaphore a le pouvoir d'imposer un univers qui fait presque oublier le comparé, ici le décor urbain. Si le lecteur était d'abord sensible à la dureté du sol, il est bientôt transporté dans un ailleurs onirique lorsque la rue est devenue « une vasque de granit », ou bien une « vallée de pierre ». (étude à préciser : insistances sonores, notamment le jeu des occlusives et des fricatives évoquant la dureté en regard de la fluidité ; et rythmes signifiants…). Ces deux métaphores évoquent le creux, le minéral et l'eau, mais aussi la réconciliation du naturel et de l'artificiel. La « vasque » rappelle les fontaines ornant les villes et les jardins, elle est œuvre humaine, née de l'architecture et de la sculpture, et en même temps, elle offre l'eau, substance vitale et naturelle. Les immeubles élevés forment une « vallée » : les constructions humaines renouent ainsi avec les formes du relief immémorial. Auparavant, les conques pouvaient suggérer quelque chose de fabuleux, un trésor caché, ou la naissance de Vénus. Le paysage inconnu, certes inquiétant, est métamorphosé par le langage de l'étranger qui projette le lecteur dans un univers encore plus déroutant. La poésie naît ainsi d'un regard neuf sur la ville, du dépassement d'une première perception, et de l'association de réalités éloignées, ainsi que de la musicalité de cette prose poétique.

Ainsi, ce personnage d’exilé perdu dans la grande ville a quelque chose de fragile et d'émouvant. Kane, en lui déléguant l’évocation de cette expérience du déracinement, met en valeur l’angoisse et la nostalgie, en révélant l'étrangeté menaçante de cet environnement urbain, que le regard venu d'ailleurs sait percevoir ; mais ce faisant, l’auteur fait de son narrateur un être doué du pouvoir de métamorphoser la réalité en une autre réalité, poétique, un rêve de pierre et d'eau.

La métamorphose poétique de cette ville peut rappeler au lecteur le poème « Villes », de Rimbaud (*Illuminations*) : « Au-dessus du niveau des plus hautes crêtes une mer troublée par la naissance éternelle de Vénus, chargée de flottes orphéoniques et de la rumeur des perles et des conques précieuses... ».

NB : Autres ouvertures possibles sur un autre texte ou une autre œuvre, appartenant ou non corpus (*Les Voyageurs*, par exemple)

**2. Dissertation Eléments de corrigé**

En préambule, le « Rappel de quelques principes » concernant la dissertation figurant dans le document reçu naguère des IPR (ELEMENTS DE SYNTHESE SUR LA SESSION 2016 DE L'EAF)

Contrairement à l’exercice du commentaire, celui de la dissertation génère aujourd’hui moins de controverses. Les collègues correcteurs ont su se démarquer des attentes formelles un peu trop figées qui exigeaient par exemple une structure dialectique à la dissertation. Il n’y a pas un type de plan canonique à la dissertation. Thématique, dialogique ou monologique, peu importe l’organisation pourvu qu’elle soit cohérente et problématisée.

**En quoi la représentation artistique de l'exil permet-elle une réflexion sur la condition de l'homme ?**

A/ Efficacité des représentations artistiques de l'exil par une variété formelle

1. d'abord parce que les représentations artistiques de l'exil prennent des formes littéraires ou artistiques différentes (genres littéraires différents, peinture, sculpture)
2. ensuite parce que cette variété de formes est pratiquée à toutes les époques : le thème de l'exil est au cœur des œuvres artistiques du XVIe siècle à nos jours.
3. Enfin parce que les représentations de l'exil sont un sujet polémique : argumentation directe ou indirecte ? Convaincre, persuader ou délibérer ?

B/ Efficacité des représentations artistiques par une variété de perspectives

1. d'abord parce que le thème de l'exil est une réflexion sur l'individu et son rapport au monde : cf. Étymologie, latin « exilium » = séjournant à l'étranger, banni : réflexion sur l'autre.
2. Parce que le thème de l'exil conduit à une réflexion sur la tolérance (plus que jamais d’actualité)
3. Parce que le thème de l'exil montre l'engagement de l'artiste dans le monde.

C/ Efficacité de ces représentations de l'exil sur le lecteur-spectateur

1. d'abord un appel à l'imagination : voyages, découverte d'un ailleurs
2. ensuite une implication, une interpellation du destinataire
3. Enfin une construction de l'esprit critique, une réflexion personnelle

**3. Invention Eléments de corrigé**

En préambule, le « Rappel de quelques principes » concernant l’invention figurant dans le document reçu naguère des IPR (ELEMENTS DE SYNTHESE SUR LA SESSION 2016 DE L'EAF)

L’évaluation de cet exercice est souvent présentée comme délicate, infléchie par des *a priori* envers un exercice considéré comme plus facile, ou privilégié par des élèves qui ne se seraient pas suffisamment préparés aux EAF. Les échanges autour de la copie test ont favorisé des réflexions fructueuses sur l’attention à la subjectivité qui peut fausser l’évaluation de la copie, sur la longueur de la copie, sur la part des attentes et de la créativité. Des capacités et des connaissances peuvent s’exprimer dans un écrit bref et, à l’inverse, l’écrit d’invention ne doit pas être réduit à un exercice de style ; les sujets appellent toujours une réflexion personnelle, une expression et une appropriation des connaissances sur tel ou tel objet d’étude. Les critères existent bien et les élèves doivent être entraînés durant l’année à travailler sur les attendus explicites et implicites des sujets. On ne saurait cependant attendre des candidats une rédaction trop normée qui « sanctionnerait » les prises de risque et l’essai créateur de l’élève.

Imaginez un échange épistolaire de deux amis dont l’un, résidant à l’étranger, se languit de son pays natal. Vous écrirez d’abord la lettre de l’exilé, puis la réponse de l’ami.

Les informations concernant le lieu et le motif de l’exil seront intégrées aux lettres.

On attend non seulement l’expression du regret mais aussi une réflexion sur la condition de l’exilé.

Vous ne signerez aucune des deux lettres de votre nom : vous utiliserez des pseudonymes.

L’échange de mèls est admis

***J’ai proposé le sujet d’invention aux sept amis de mon atelier d’écriture. Chacun a écrit une lettre et le hasard a désigné celui qui rédigerait la réponse. On a beaucoup ri et déliré.***

***J’ai passé pas mal de temps à mettre en forme, corriger, donner de  la cohérence à ces missives ; il doit rester des erreurs, des omissions et des fautes. Et il faudra intégrer des références au corpus. Je ne l’avais évidemment pas soumis à mes camarades en écriture. Je vous livre le tout par mèl. Vous aurez du choix ! GZ***

Lettre de Catherine (Lac Saint Jean, Québec) à Elise (Marseille), réponse d’Elise

Lettre de Peter (Melbourne) à Samy (Londres), réponse de Samy

Lettre d’Irena (village près de Cologne) à Denitza (Prodanovtsi, Bulgarie), réponse de Denitza

Lettre de Frédéric (Paris) à Claude (Canberra), réponse de Claude

Lettre de Jonathan (Moscou) à Daniel (Les Baux de Provence), réponse de Daniel

Lettre de Pascal (Bankstown) à Henri (Paris), réponse de Henri

***Et enfin, comme il n’y a pas que les élèves qui ne savent pas suivre une consigne, je vous soumets ce dernier échange, juste pour rire…***

Lettre de Jacqueline (lieu mystère !) à Sauveur (Là où tu sais), réponse de Sauveur à… Arsène !

Catherine F.

376 rue Saint-Jean

Le Saguenay Lac Saint-Jean, Québec

A Elise P.

12 quai du Vieux-Port, Marseille

1° janvier 2017

Chère Elise,

Oui, je sais, j’aurais dû t’écrire il y a bien longtemps et ne pas attendre la traditionnelle période des vœux pour me manifester. Notre amitié mérite mieux que ces souhaits impersonnels que l’on se sent obligé d’adresser à toute sorte d’indifférents, voire de fâcheux.

Mais voilà, l’installation de toute la famille a pris plus de temps que prévu. Je suis partie la première pour prendre mon poste dans l’urgence. Renaud et les enfants ne m’ont rejointe qu’en septembre. La société avait anticipé cette migration familiale et prévu un logement de fonction, mais nous avons dû prendre nos marques dans ce nouveau pays où même si l’on parle la même langue, même s’il existe un Vieux-Port de Québec même si l’on est tout de suite séduit par la splendeur des paysages, en plein été indien, dans l’or pourpre des érables qui se reflète dans l’eau azurée du Lac Saint-Jean, on est à l’étranger, bien loin de nos lavandes provençales.

J’ai tout de suite été très occupée. La personne que je remplace avait laissé un bazar sans nom. Et c’est comme si j’avais dû apprendre un nouveau métier. Mais bon, les affaires ont maintenant pris un rythme de croisière et je commence à souffler. Les enfants ont été accueillis dans un bon lycée. Et Renaud multiplie les voyages pour externaliser ses activités françaises. Il a bon espoir d’arriver à créer des partenariats féconds.

La vie ici est très agréable. La neige est tombée vite avec le froid, nous apprenons à les apprivoiser. Le matin, il faut déneiger pour partir en 4X4. Et la nuit tombe très tôt. Mais nous pratiquons des sports bien exotiques, le ski certes, nous en faisions déjà dans la vallée d’Allos, cela prend ici une toute autre dimension, le skidoux et le traîneau à chiens sur le lac gelé, c’est encore une autre aventure.

Mais Marseille me manque affreusement, et toi, et la bande de copains. Ici, les gens sont particulièrement chaleureux, nous sommes invités partout, surtout pendant le « temps des fêtes » pour déguster avec eux la Tourtière, la Soupe aux gourganes ou la Tarte aux bleuets du Lac St-Jean, arrosés de force bières locales ou de Red Champagne. Mais cela ne vaut pas une amitié de vingt ans. Je ne les ai pas connus sur les bancs de l’école, nous n’avons pas partagé les jeux de l’enfance, les émois de l’adolescence. Et puis, moi qui suis une voyageuse, qui ai adoré parcourir en stop les routes du monde, qui ai toujours proclamé que je n’avais pas d’attaches, de racines, je ressens ici la nostalgie d’un chez moi, d’un pays qui est le mien. Je ressens le besoin viscéral des odeurs de la ville, comme de celle de nos collines et de la mer. J’ai envie de me fondre dans la douceur amère de notre Méditerranée, dans sa tiédeur maternelle. C’est peut-être ce qui me manque le plus, la descente de la corniche Kennedy et l’irruption sur la plage dans la lumière éclatante du Mistral, avec toi, mon Elise, Sébastien, Margot et Lucas. Et les pots après les représentations du théâtre de la Criée, la bouillabaisse de Chez Néné.

Un exil, est-ce ainsi que je ressens cet éloignement, cette étrangeté que j’ai pourtant choisis ?

J’attends bien vite de tes nouvelles, et peut-être un séjour, au printemps, à la fonte des neiges, alors que les façades rafraîchies à la chaux commencent à s’étoiler des géraniums et des pétunias multicolores. Nous, nous ne pourrons rejoindre Marseille qu’aux prochaines vacances de Noël.

Tout ce temps loin de vous et de notre Méditerranée !

Catherine, toujours aussi proche dans le cœur

\*

Elise P.

En partance…

A Catherine F.

376 rue Saint-Jean

Le Saguenay Lac Saint-Jean, Québec

Le 20 décembre 2017

Chère Catherine,

Je te remercie pour tes vœux 2017, et à mon tour je te demande de pardonner ma réponse tardive. L’année se termine déjà, or je viens seulement de recevoir ta lettre. Quand tu es partie, tu as aussi laissé un grand vide ici. Le groupe de copains n’était plus ce qu’il était par ta présence si dynamisante et enrichissante. Sébastien a tenté sa chance auprès de Margot, mais bien sûr, la relation amoureuse n’a pas fonctionné et l’amitié a été à jamais corrompue. Lucas s’est fait embaucher comme cuistot chez Néné, et la bouillabaisse n’a plus jamais eu la même saveur. Le Mistral qui t’a emporté loin de nous a achevé sa sombre entreprise de dissociation des autres entités du groupe de vingt ans. La peinture des bancs de l’école a pâli, la Criée s’est tue, la vue de la Méditerranée me glaçait. C’est alors que j’ai décidé de suivre ton exemple. Je n’avais plus rien à perdre. Je suis partie très loin, en Nouvelle-Zélande. C’est la raison pour laquelle j’ai seulement maintenant reçu ton courrier que mon ex m’a fait suivre avec retard. Hélas, je restais inconsolable de la dissolution, suite à ton départ, de notre groupe si puissant et si festif. Je crois même que je t’en ai voulu pendant un certain temps. A présent, je te pardonne et j’accepte ta décision, si néfastes en furent les conséquences pour nous tous.

Chère Catherine, à l’heure où tu recevras cette lettre, je ne serai plus en Nouvelle-Zélande… pas encore assez loin pour calmer l’agitation de mon âme. J’ai demandé à une amie de te transmettre ce courrier après mon départ afin d’éviter, le cas échéant, que tu cherches à me dissuader. Je me suis inscrite au programme « Mars forever ». Tu en as peut être entendu parler dans les médias. Je fais partie de ce groupe de personnes sélectionnées pour le voyage, comme tu t’en doutes, sans retour, vers Mars.

Adieu ma Catherine, sois heureuse.

Elise

\* \*

\*

Peter,

Melbourne

A Samy,

Londres

Mardi 10 Janvier 2017

Bonjour Samy,

Toute la nuit le vent a soufflé sous les tuiles. J’ai craint qu’il n’en soulève quelques-unes et suis sorti dans le jardin (tu sais, là même où nous avions tourné cette séquence où le sombre aventurier s’apprête à assassiner son rival ?). C’est drôle mais en foulant le gazon trop bien rasé de la pelouse, il m’est monté aux narines l’âpre odeur qui tournait autour de notre maison de Southampton quand mon père avait passé la tondeuse.

Ici, les tondeuses, on les passe depuis nos salons avec une télécommande. On n’entend plus que le ronron du moteur. On ne sent plus ni la terre, ni l’herbe. On respire les sprays acides aux huiles essentielles diffusés suivant un programmateur depuis la cuisine.

Qu’est-ce qu’il me prend ce matin de te raconter tout ça alors que Ben va bientôt venir ma chercher pour une partie de golf ou de surf sur la plage de Rolway ? Qu’est-ce qu’il me prend de te parler de notre petite maison dans la cité des aciéries, là où tu m’attendais le dimanche soir pour prendre le train pour Londres ? Londres ? Oui, je sais que Londres est devenue une ogresse suintante d’ambitions démesurées, de courses au pouvoir et à l’opulence sous des œillades de mijaurée qui voudrait nous faire oublier son puritanisme anglican.

Et bien oui, Samy, depuis cette baie que le vent balaie dans des draperies de vert et de bleu jusque sur la mer toute ridée de vagues offertes à la jouissance des surfeurs, et bien, vois-tu, mon petit Samy, je me languis du quartier de mon enfance. D’ailleurs, j’ai bien envie d’y faire un tour pour y tourner quelques séquences de mon prochain film.

Ca s’appellerait *Retour à Southampton* ou quelque chose comme ça. Avec, en première prise de vue, la face emboucanée de suif, les mains griffées par les copeaux d’acier, de mon père. On ne manquera pas non plus le tablier sur l’opulente poitrine de ma mère qui servait les ouvriers à la cantine.

Samy, je me languis de revoir la rue où nous jouions. J’en ai ma claque des pavillons pseudo-américains bordés de haies taillées au cordeau, d’où l’on aperçoit les Bentley et les Studbaker rutilantes de nantis obèses qui font péter leurs boutons de chemises hawaïennes.

Allez Sam, je te donne rendez vous pour un court-métrage sur la down street qui longeait les entrepôts, là où il ne doit pas pousser la même herbe que la mienne, taillée aux ciseaux à broder. Je veux parler de l’herbe qui pousse sous les fenêtres d’où l’on n’entend plus que le silence métallique des machines outils en jachère.

Samy, je m’ennuie. Samy, je reviens ! Prépare ton rollex ! On va enfin s’amuser.

Peter

\*

Samy,

Londres

A Peter,

Melbourne

Samedi 20 janvier 2017

Hello, Peter mon ami,

J'ai été surpris et heureux de ta lettre reçue rapidement malgré la distance qui nous sépare.

As-tu oublié ? Je t'ai donné mon mail quand tu es parti.

Il faut dire que ta liste de contacts était bien remplie, exclusivement féminine si je me souviens bien quand je t'ai aidé à boucler ta valise remplie de chemises hawaïennes.

Te souviens tu m'avoir traîné chez *Harrod's* pour les soldes d'été avant ton départ ?

Tu m'as alors décrit ta vie australienne dans le détail, à m'en faire pâlir de jalousie. La plage, le surf, les blondes filiformes décomplexées …

Ton ennui est-il inhérent à ton style de vie actuel ?

Car ici à Londres rien n'a vraiment changé. The queen is always the same.

La Tamise est toujours aussi gelée. Le smog est même plus épais et la circulation est devenue impossible depuis que des mesures pour préserver l'environnement obligent les habitants de la City à posséder deux véhicules avec deux immatriculations, une pour les jours pairs et une pour les jours impairs.

Moi, c'est à Melbourne que je voudrais venir tourner un film. Je suis certain que tes contacts sur place pourraient me faire une place au soleil durant quelques mois.

Je peux demander un congé à mon boss, qui me rappelle chaque matin, à peine débarqué du Tube, les objectifs non atteints de la semaine. Ma femme qui m'attend tous les soirs vers 21h00 aimerait bien une cure de soleil également. Les enfants, chaque fois que je parle de toi, me réclament des cours de surf.

Mais comme tu ne me demandes pas de leurs nouvelles, je me demande si tu as reçu les faire-part de naissance.

Car, vois-tu, ma famille compte désormais cinq personnes : ma femme Jenny (que tu as bien connue, il me semble), Jim, six ans et les twins, Tim et Zoé, deux ans et demi.

Il m'arrive souvent de repenser à notre période Pink Floyd et aux tournages déjantés dans lesquels tu nous as embarqués si souvent.

Cela me semble à la fois si proche, et si lointain. La plupart des figurants au casting sont mariés et pères de famille. Ah non ! Steeve est en prison pour trafic de drogue. Tous les copains se relaient pour lui rendre visite et le faire sortir de cette mauvaise passe. D'ailleurs, si tu pouvais donner un peu, cela coûte cher, les avocats.

Je n'ai pas revu tes parents, trop occupé pour des allers retours vers Southampton, mais je suis certain qu'ils seraient enchantés de ton retour. Je me souviens des larmes de ta mère à l'aéroport.

Allez, Peter, au plaisir de te relire. Je te redonne mon mail. A très vite.

Ton ami Samy, sami-smith@hotmail.co.uk

\* \*

\*

Irena Chakarova

Un village près de Cologne,

Allemagne

A Denitza Bosilena

Prodanovtsi, 2007 Bulgarie

Je t’écris de ma chambrette où je me repose pour te raconter mes derniers déboires en matière d’emploi. Tu te souviens que je t’avais indiqué que ma maraîchère de patronne dirigeait son affaire d’une main de fer. Eh bien, figure-toi que le premier jour, je n’ai pas pu poser une seule question sur leur manière de cultiver ou d’engraisser la terre, ce qui aurait au moins contenté ma curiosité. J’ai dû remplir à toute vitesse les trois cents cagettes qui m’attendaient et les charger, les empiler l’une sur l’autre en belles rangées rectilignes sans qu’aucune puisse échapper à la vigilance sans indulgence de la patronne. Mes doigts étaient tout raides de froid et je me suis emparée de vieux gants qui traînaient par là sans demander mon reste. Quelle température glaciaire il régnait dans ces champs où le vent vous piquait les mollets, les joues et les yeux. Je pouvais apercevoir au loin des clochers givrés de Cologne mais aucun citadin n’est jamais venu de notre côté. Ils étaient tous calfeutrés auprès des foyers et des poêles dans leurs maisons dont fumait la cheminée.

Ma douce Bulgarie me manque cruellement. J’ai le souvenir vif du vieux pin qui coiffait la colline en face de chez nous. Que ne suis-je restée auprès de mon arbre, comme dit la chanson ? Pourquoi mon envie d’autonomie m’a-t-elle poussée à prendre la route, sac au dos, pour découvrir… quoi finalement ? Que celui qui a des terres et les cultive est bien plus riche que moi ! Parce qu’il ou elle peut en tirer au moins de la nourriture et le vendre aux autres. Moi, je n’ai guère que mon corps et la force de travail à vendre, mais je m’aperçois combien mes limites sont vite atteintes et que, courbature après courbature, mon dos endolori peine de plus en plus à supporter les charges.

Chère Denitza, raconte-moi le pays, je t’en prie ! Que fais-tu ? Et notre chatte Kitty a-t-elle eu ses petits ? Si tu savais comme je regrette son doux ronronnement et ses câlineries ! Je pense souvent à vous. Cela irait mieux si je pouvais me reposer un peu mais je n’ai pas droit encore à deux jours de congé consécutifs. Pour le moment, il faut que je fasse rentrer la monnaie, et c’est heureux que j’aie pu trouver ce petit job. Je vais tenter d’amadouer ma patronne en lui offrant la jolie chemise brodée qui me reste du pays. Peut-être me fera-t-elle signer mon contrat ces jours-ci.

A bientôt, Denitza. Je t’embrasse,

Irena

\*

Denitza Bosilena

Prodanovtsi, 2007 Bulgarie

A Irena Chakarova

Un village près de Cologne,

Allemagne

Irena, mon amie,

Ta lettre que j’attendais avec l’impatience que tu imagines m’a à la fois ravie et très attristée. Je me doutais que la vie d’aventure que tu as choisie et qui t’a menée près de Cologne, prétendu Eldorado, serait difficile mais je ne l’imaginais pas aussi douloureuse. « Partir partir, disait l’écrivain français Gide, pourvu que ce soit nulle part ». Mais nulle part, c’est toujours quelque part, ailleurs l’herbe n’est pas toujours plus verte, et ton point de chute n’a rien d’idéal ni d’édénique. L’Allemagne, un pays nanti, une chancelière qui accueille généreusement les migrants et que l’on critique d’ailleurs violemment de cette ouverture solidaire, et te voilà à travailler comme une esclave dans les champs raidis de froid et de peine. Femme aux semelles de vent, tu pensais rencontrer le vaste monde, une humanité chaleureuse, tu pensais partager des idées, une culture et te voilà solitaire dans ta chambrette désolée.

Mais je ne veux pas remuer le fer dans la plaie, ni encourager le manque et la nostalgie, le mal du pays. Je suis convaincue que si déchirant soit-il, ce que tu vis comme un exil va bientôt révéler des richesses insoupçonnées. Ce voyage t’a déjà permis de développer tes propres ressources, physiques et mentales, de te dépasser, d’éprouver ta liberté et d’assumer tes choix. En rencontrant l’autre dans tout ce qu’il a d’humain, c’est-à-dire de limité, de relatif, de misère et de grandeur, tu as pénétré une part de toi-même, j’en suis sûre.

Et quand tu vas retrouver ta chère Bulgarie - quand tu le souhaiteras vraiment, car qui t’empêche de tout larguer pour prendre la route du retour ? plus riche que ta patronne rapace de toutes ces expériences vécues, tu retrouveras, avec les six chatons de Kitty – oui, elle en a eu six, que l’on a tous gardés ! ton arbre, le vieux pin, la famille et les amis, un horizon élargi derrière la colline en face de chez nous, un appétit aiguisé pour les aventures petites ou grandes d’un quotidien réenchanté, ta joie de vivre revivifiée.

Tu me manques, mon Irena, mais je suis sûre que je vais te retrouver bientôt, encore plus tendre et plus grande, plus accomplie, et que nous verrons ensemble fleurir les iris bleus près de la rivière froufroutante au printemps prochain.

Denitza

\* \*

\*

Frédéric,

Paris

A Claude,

Canberra

Le 21 janvier 2017

Mon ami,

Je t’écris de la terrasse du café qui se trouve en bas de mon modeste logement où je ne reste que pour dormir la plupart du temps. Je suis seul ce matin et je pense à toi. Je suis parti brutalement et tu es la seule personne au courant de mes activités. Personne ne m’a encore dérangé ici, et je te remercie de ton silence. Cette lettre te parviendra par une personne sûre de mon entourage. Depuis mon départ, je ne suis qu’un fantôme, et je vis comme une ombre. Paris la nuit est un décor de théâtre et de fête seulement pour ceux qui ont la chance de fréquenter les lieux culturels.

Pour une personne seule avec peu de ressources qui tente de continuer des études sans l’accord de sa famille et incognito, c’est plus compliqué. J’ai pourtant de la chance. De nombreux étudiants m’ont ouvert leur porte, et leur cœur parfois. Tout n’est pas aussi difficile, mais vois-tu, aujourd’hui, jour de fête dans mon pays, je revois le soleil, les couleurs, les odeurs. J’entends les rires partagés, la musique des amis et j’ai envie de danser, de chanter et de tout plaquer pour rentrer. Toi, tu peux me comprendre, tu ne peux avoir oublié nos randonnées jusqu’aux cascades, nos siestes improvisées sous les figuiers, nos parties de pêche, nos pique-niques. Ces instants insouciants de liberté en pleine nature me manquent terriblement, jusqu’à me faire douter de ma décision. Un départ sans possibilité de retour. Aujourd’hui, il fait gris et froid, je vais passer ma journée à chercher des endroits chauds où me réchauffer et étudier avant de rejoindre mes sacs de couchage pour dormir quelques heures.

Ah ! Mon ami, que je t’envie, et comme j’aimerais être près de toi pour continuer notre vie d’avant ! Avant ce soir de juin où tout a basculé pour moi. Surtout, ne dis rien à mon père, il me croit en Australie. Mais si tu peux, viens me rendre visite, et tu me donneras des nouvelles du pays et de tous.

Je t’attends, ne tarde pas, Paris sera à nous pour un temps.

Ton Frédéric

\*

Claude,

Canberra

A Frédéric,

Paris

Le 18 février 2017

Mon cher Frédéric,

C’est vrai que tu es parti bien brutalement ! Je n’ai pas eu le temps de t’offrir ton cadeau d’anniversaire que j’étais si fier d’avoir trouvé ! Enfin ce n’est pas bien grave, je te l’enverrai. Et j’espère qu’il te fera plaisir. Tu as eu certainement de très bonnes raisons d’agir ainsi, ce soir de juin, où, dis-tu, tout a basculé. Qu’a-t-il bien pu se passer ce soir-là ? Enfin, c’est du passé !

Je crois comprendre le mal qui t’agite à présent. C’est celui de l’exilé. Il croit qu’il va partir et trouver l’Eldorado, échapper à sa misérable condition et vivre dans l’opulence et le bonheur. Et s’il est vrai que c’est partiellement le cas pour de nombreux émigrés qui échappent à la pauvreté, la faim, ou la guerre parfois, dans bien d’autres cas, il faut aussi reconnaître que les choses ne vont pas aussi facilement qu’on aurait pu l’espérer *a priori*. En tous cas, cela demande une sacrée dose d’adaptation, un grand renoncement parfois à ce qui fait les racines d’un individu, ses mœurs, ses valeurs, son mode de vie, sa langue… sa famille… ses amis… ! Mais bon, je ne vais pas commencer à philosopher, ni te faire culpabiliser ; ce qui est important, c’est de po-si-ti-ver !

Arrête de te plaindre mon ami. Ce n’est pas la solution ! Je veux t’encourager. T’encourager car tu es mon ami, et que Paris est Paris. Que tu le veuilles ou non, le fait de poursuivre des études te nourrit d’une vie cultuelle. Tu as des contacts avec les étudiants, les profs. Tu dois avoir bien des discussions très enrichissantes… culturelles… ! J’imagine que tu as accès à la BU, à la cinémathèque, et cela, à moindre coût… Peut-être même gratuitement ! As-tu fait une demande de bourse ? Je n’ai pas de conseil à te donner, mais tu peux t’adresser à l’assistante sociale de ton école ou de ta fac (car au fait, que fais-tu comme formation ???). Elle t’aidera à t’orienter, à trouver les aides nécessaires, peut-être des contacts auxquels tu n’as même pas pensé.

Oui, ici, c’est la fête, certes. Mais tu sais, rien de plus. Rien de plus que toujours les mêmes têtes, les mêmes danses, les mêmes musiques. C’est du vu et revu. Rien de nouveau et d’enthousiasmant sous le soleil. Non ! crois-moi. Surtout, ne fais pas l’erreur de rentrer sur un coup de blues. Tu le regretterais certainement par la suite.

Surtout, qu’à Paris, qui t’empêche de danser et de chanter ? Pourquoi ne fonderais-tu pas une assoce un cours, ou je ne sais quoi d’autres, pour faire connaître ta culture aux étudiants parisiens, et aux non-étudiants d’ailleurs ! Je suis sûr qu’ils en seraient ravis et très intéressés. Tu sais, les Parisiens sont très ouverts, contrairement à ce que l’on dit. Ils sont très friands de nouveauté, d’exotisme, et s’ils sont très enclins à réfléchir et à blablater sur tout et n’importe quoi, ils aiment aussi l’amusement. Comme tu le dis toi-même, la vie culturelle y est très importante. Paris est une ville cosmopolite. Fais-y ta place, et par la même occasion, une place pour l’Australie. Tu peux essayer d’établir des liaisons interculturelles entre tes deux pays. Qui sait, finalement, tu pourrais faire l’admiration de tes parents, et ils te pardonneront, peut-être, tes cachotteries… !

En attendant, je te prends au mot, et accepte ton invitation. Moi qui suis fan de ‘The’ Capitale du monde… J’ai bien envie de t’y rejoindre au printemps. Paris au mois de Mai est devenu mythique depuis l’artiste en haut de l’affiche qui en a chanté les délices. On se faufilera dans les ruelles arborées du 20e. C’est charmant paraît-il. Avec un peu d’chance, ça fera renaître tes vieux bourgeons !

Allez mon pote, c’est décidé je prends mon billet chez *China Eastern*, si tu me confirmes que tu peux m’accueillir dans ta petite mansarde ! T’inquiète, j’amènerai mon duvet. Oui, le printemps ! C’est le mieux !

Allez à bientôt !!!

Je t’embrasse.

Claude

PS. *« Je le rejoindrai au bout du monde »…* figure-toi que c’est ce que je me suis dit quand je suis arrivé chez toi le 23 décembre devant ta porte close, et que j’ai ouvert ta lettre remise par la concierge.

Jonathan,

Moscou

A Daniel,

Les Baux de Provence

le 03 05 2016

Mon cher Daniel,

Ta dernière missive m’a rempli de joie. Ta description de la Provence et de la maison familiale dans sa splendeur d’été, baignée d’un soleil qui réchauffe le corps et le cœur, vient éclairer mon quotidien, ici dans un éloignement forcé. Je suis heureux que tu fréquentes ainsi mes chers parents et que tu leur apportes le réconfort et l’affection dont ils ont grand besoin.

Ici, à Moscou, le froid persiste en ce printemps et je ne supporte plus ce climat, surtout après l’hiver si rigoureux que nous avons connu cette année. Mais plus encore que le climat, c’est l’atmosphère délétère de cette ville ou chacun se méfie de l’autre, où la violence vous surprend à chaque coin de rue, où la force brutale domine, où les gens ne sont joyeux qu’alcoolisés. Mes engagements professionnels qui me condamnent pour un temps à l’exil, ne cesseront que dans six longs mois. Je vais les trouver bien longs mais la perspective de vous revoir au terme de ce que je considère comme une épreuve nécessaire me donne la force et le courage de continuer à m’investir ici.

J’attends tes courriers avec impatience et savoure chaque instant de découverte de leur contenu. J’imagine à chaque fois cette vie si différente de celle-ci. Vie faite de farniente et de plaisirs petits et grands dans le cadre parfumé de ma Provence natale. Je ne te remercierai jamais assez d’être le lien privilégié avec ce que j’aime et ceux que j’aime.

Merci, cher Daniel. Sache que ton amitié m’est précieuse car elle est aujourd’hui espoir du retour parmi vous.

Ton fidèle ami, Jonathan

\*

Daniel,

Les Baux de Provence

Jonathan, Moscou

Le 2 juin 2016

Mon cher Jonathan,

Courage, ton exil finira bien par se terminer un jour. Profites-en pour aller au-delà des apparences et de la froideur moscovite que tu décris dans ta lettre. Souviens-toi de ton attirance pour la douceur des jeunes femmes slaves et leur accent chantant, ton goût pour la vodka et même ta passion pour le jeu d’échecs. Ne te laisse pas aller à la nostalgie. Ici tu sais, je prends bien soin de tes parents qui vieillissent. Il m’arrive de m’ennuyer aussi et de t’envier…Mais oui ! Quelle occasion tu as de développer ton énergie pour fonder une filiale dans ce pays, si novice en la matière ! Leur industrie a besoin de ta science. Fais-lui payer le juste prix pour nos produits et ce que diffuses. Tu vas nous revenir à la tête d’une fortune bien méritée et sans doute pourras-tu faire valoir plus facilement ta demande d’emploi et ta participation au capital de la société. Donc, hardi et hauts les cœurs ! Tiens bon ! Moscou offre de bien beaux spectacles ou concerts. Tu n’es pas obligé, en tant qu’étranger, d’aller te prosterner tous les jours devant le mausolée de leur sacré Lénine ! Quant à leur violence, elle ne doit pas te concerner. Ne te laisse pas contaminer par l’ambiance de la rue et réclame une protection à l’ambassade si cela te semble nécessaire. J’appuierai, si tu me le demandes, ta requête auprès de leurs services.

Ici, les mimosas sont en fleurs et je t’en fais expédier par avion un cageot congelé. Cela te permettra d’en faire des bouquets pour les offrir à quelques jolies Russes de ta connaissance. Sors, vis pleinement cette expérience de six mois ; je t’en conjure et reviens-nous fortifié par cet apprentissage d’un exil très temporaire.

Ma femme, Annouchka, et moi-même t’embrassons avec affection.

Ton ami Daniel

\* \*

\*

De Pascal,

Bankstown

A Henri,

Paris

le 20 janvier 2017

Mon très cher Henri,

Cela bientôt trois semaines que nous n’avons échangé de missive. Je sais que tes affaires politiques t’occupent grandement en ce moment. C’est vrai que le monde bouge et cela doit agiter tes équipes. Je ne me fais pas de souci pour toi. Je suis sûr que tu sauras gérer avec maestria ce tournant quelque peu délicat.

Je suis en revanche très disponible. Ici on peut vivre de peu et se contenter du reste ! Je n’ai aucun frais car je n’ai pas de véhicule, je suis logé et nourri et crèche tout près du bar. Mon travail de serveur ne m’occupe que quelques jours par semaine. Le reste du temps, je découvre la ville, je bouquine un peu, avec les quelques livres en français que j’ai pu mettre dans mes valises. Autant dire que j’en vois vite la fin !.. et je m’ennuie, souvent !

Je me suis fait quelques potes et nous nous voyons pour boire une bière le dimanche. Ici, il y a peu de distractions qui m’intéressent, ou auxquelles je suis capable de m’intéresser. De plus, je ne peux bavarder comme j’en ai l’habitude, car je ne maîtrise pas vraiment la langue, et c’est le moins que l’on puisse dire. Tu te souviens de mes notes d’anglais au lycée ?... On peut dire que je n’ai pas progressé depuis, ou si peu… Qu’est-ce-que je regrette ! Il m’est difficile voire impossible de suivre une émission à la télé, de visionner un film s’il n’est pas sous-titré en français. Quand je vais chez le médecin, de lui expliquer précisément mes problèmes. Pour les courses, je vais plutôt au supermarché car je suis incapable de m’adresser au boucher, au poissonnier, ou au boulanger pour demander ce que je veux ou pour échanger quelques mots, comme on fait ici. Dans la petite ville que j’habite au sud de Sydney, tout le monde se connaît, et entretient des relations d’amitié. Moi, je suis seul.

Et dire qu’on ne se quittait pas ! Toutes les semaines, ciné, balades en ville, drague… Me voici très loin de toi depuis tous ces longs mois, si loin de mon pays, de ma famille. Si tu savais combien cela m’est parfois douloureux.

Si j’avais pensé que ma condition serait ainsi, je n’aurais pas accepté ce poste à l’étranger. Tout ça pour me faire licencier au bout de trois mois. J’aurais pu rentrer au pays, c’est vrai. Mais quelle honte pour moi ! Je t’en prie, ne dis rien à ma mère. Elle me croit professeur de piano dans un conservatoire. Si elle savait que je suis tellement dépité que je ne peux plus écouter une seule note de musique. Elle m’a écrit récemment, toute heureuse et fière de ma réussite. Je ne veux pas la décevoir, ni lui faire de peine.

De toute manière, ça n’est pas bien grave. C’est juste un mauvais moment à passer, et un travail à faire sur mon ego. Je me suis cru capable de détenir les clés de ma destinée. Il se peut qu’elle soit ailleurs. A moins qu’elle ne soit ici, et qu’il me faille chercher à m’ouvrir aux autres, à apprivoiser ces nouvelles conditions de vie, ces nouvelles personnes de mon entourage, au demeurant très gentilles, que je développe de nouvelles compétences comme on dit, et que je me mette à l’anglais !!!

Pourquoi n’envisagerais-tu pas de me rejoindre pendant tes vacances ? J’aimerais tellement t’emmener faire un petit tour de ce grand pays ! Si tu t’y prends à l’avance, le billet n’est pas si cher que ça. Le voyage te prendra presque deux journées. Mais tu pourras toujours commencer l’écriture de ta thèse. Peut-être cela t’inspirera-t-il ?

A te lire mon très cher ami.

Je t’embrasse.  
Pascal

\*

Henri,

Paris

A Pascal,

Bankstown

Le 30 janvier 2017

Mon cher Pascal,

Merci de me donner de tes nouvelles de façon si détaillée. Je peux ainsi partager ton quotidien d’exilé et compatir à tes difficultés et frustrations.

Oui, moi aussi je regrette ces bons moments passés ensemble à rire comme des fous pour des riens, à voir ce qu’il y a de drôle dans les êtres et les choses que l’on côtoie. Il est évident que depuis ton départ, rien n’est plus comme auparavant et tu me manques. Mais j’ai la certitude que nous nous retrouverons dans un avenir pas si lointain. Je sais notre amitié solide car fondée sur tant de joies et de peines partagées et je me rassure en pensant que «  De vrais amis sont ceux qui, lorsqu’ils se retrouvent après de longues années ont le sentiment qu’ils se sont quittés la veille ». C’est notre cas, de toute évidence.

Je comprends parfaitement ta peine quand tu penses à tes parents et à l’idée qu’ils se font de ta situation présente alors que tu galères et que tu dois provisoirement abandonner ce qui te tient le plus à cœur : la musique. Je suis sûr que tu recevras ce que je vais te dire avec surprise mais que tu en retireras de la force et la capacité à surmonter ces difficultés et ces désillusions. Voici :

Et si tu te disais que ces difficultés et ces désillusions sont peut-être la chance de ta vie. D’ailleurs tu sembles déjà avoir entamé une réflexion dans ce sens quand tu parles de t’ouvrir aux autres, de faire face, de t’ouvrir à la vie présente et aux autres, de t’adapter en apprenant l’anglais.

En fait je suis persuadé que la vie nous est donnée en héritage dans le seul but d’expérimenter : ce qui veut dire choir, souffrir mais aussi se relever et grandir en amour et en esprit. Nous avons une tâche à accomplir ici-bas : valoriser l’héritage, perpétuer la vie, la protéger, faire notre part, chacun dans la mesure de ce qu’il a reçu, dans ce grand dessein qu’est l’univers vivant. La vie sur Terre a quelque chose de miraculeux car elle résulte d’une volonté, d’une énergie d’amour qui nous dépasse et que l’on ne peut concevoir mais que l’on peut ressentir. Les scientifiques admettent aujourd’hui que les conditions de la vie sur Terre sont apparues avec une chance sur des milliards qu’elles se produisent à l’instant T.

Alors, relativise tes difficultés ou souffrances et considère qu’elles sont une chance. De toute façon, tu as en toi l’énergie et la force de les dépasser. Ecoute ton cœur et sois attentif aux messages de ton esprit. Tu découvriras vite que dépasser ces moments-là est source de libération et de joie. Ne précipite rien et ouvre-toi au monde et à la vie.

Mes pensées t’accompagnent,

Ton ami, HENRI

\* \*

\*

Jacqueline

Point de chute caché ??

A Sauveur,

*Là où tu sais*

Janvier 19..

Cher Sauveur,

Voilà cinq ans que nous nous sommes quittés, sur le quai de cette gare de province ou tu m’avais accompagné. Dans la précipitation, je n’ai même pas eu le temps de te remercier pour ton assistance et pour ta confiance. Comme nous nous l’étions promis, je te contacte de mon point de chute que pour des raisons évidentes je ne nommerai pas. Mais sache que l’endroit et plaisant, fréquenté de beau monde ; on s’y baigne toute l’année parmi les coraux et les fonds marins, et les paysages terrestres illuminent les yeux de tous ceux qui s’y trouvent. Pour ces raisons et bien d’autres qui relèvent de ma qualité de vie, je ne regrette pas mes choix passés. Et puis d’ailleurs, ai-je eu vraiment le choix. Oh, je t’entends déjà d’ici, mon ami, me dire que l’on a toujours le choix. Mais ici, ma marge de manœuvre est fort serrée, tu en conviendras toi-même. Je n’ai pas pu anticiper le coup de folie de mon mari ce fameux soir d’octobre. Un octobre rouge qui m’a contrainte à l’abattre en légitime défense. Bien que le fonctionnement du psychisme nous échappe, comment un homme tranquille, intellectuel si rationnel que lui, a-t-il pu basculer ainsi ce fameux jeudi ?

Tu m’as aidée à fuir la guillotine, trahissant ton serment de policier, et je t’en serai éternellement reconnaissante. Mais vivre loin des siens, condamné à ne plus jamais revoir sa famille, ses enfants… n’est-ce pas une peine comparable ? Je revois aussi les paysages de la verte plaine à présent lointaine, la ferme de mes parents et la fabrique de cuir de mon oncle, les odeurs, souvenir olfactif, me hantent nuit et jour. Le parfum des violettes que mon époux m’offrait chaque semaine de leur saison. Ma palette de couleur, ma gamme de sons, mes flacons de parfum s’évanouissent de jour en jour et finiront dans les méandres insoupçonnés de certaines zones de mon cerveau. Loin de mes racines, de mes bars, de mes fortifications, mon édifice vacille. Ici, sur cette île enchanteresse, je n’ai toujours pas le moindre espoir. Ce n’est pas chez moi et je pressens que ce ne le sera jamais. Mon âme peine à se reconstruire. Je rêve chaque nuit qu’un avion atterrit chez moi. Je suis à son bord mais en descendre m’est interdit. Je me réveille alors en sueur, et je pleure.

Mon ami, à l’heure où tu me liras, je crois pouvoir dire que notre rencontre est compromise.

Réussirai-je à surmonter mon exil ?

Avec toute ma gratitude,

Jacqueline

***Et enfin, comme il n’y a pas que les élèves qui ne savent pas suivre une consigne…***

**REPONSE DE SAUVEUR A SON AMI ARSÈNE EN CAVALE**

Là où tu sais, ce mercredi 12 Mars 1935

Bonjour Arsène,

Je t’écris d’une bouteille proche de celle dans laquelle je compte glisser cette missive avant de la jeter depuis la pointe du Raz. De là bas, je suis à peu près sûr que les vents d’Est devraient la naufrager sur ton île … Il faut toujours garder espoir, comme me dit l’Auguste du bar d’en dessous.

Oui, Arsène, un jour la mer jettera ma bouteille sur le sable de la plage où tu peux voir le soleil se lever d’un côté de l’île, puis se coucher de l’autre. Veinard.

Moi, c’est ma Nénette que je vois le matin se lever avant de partir à l’usine et c’est elle aussi, qui arrive avec le soleil couchant dans ses beaux yeux. Tous les samedis soir, on va danser à Nogent, chez Gégène au bord de la Marne. Tu verras, quand tu reviendras, je t’apprendrais l’accordéon et on se produira dans les guinguettes du bord de Marne.

En attendant, il faut que tu tiennes le coup, mon Arsouille. Après ce que tu as fait, il vaut mieux dormir au soleil qu’à l’ombre et y en a plein à la Santé qui préféraient pêcher l’espadon que bouffer des brocolis. D’ailleurs le poisson ne doit pas te manquer et c’est bon pour la santé.

Ici, les tramways ne désemplissent pas et les autobus à impériale regorgent de midinettes qui ne pensent qu’à accoster le passant. Bref, on n’est pas tout seul. Il m’arrive d’envier tes cocotiers et les quelques indigènes que tu côtoies. Et puis, la solitude, on dit que c’est propice à la création. Habile comme tu l’as été à tailler en tranches ta concubine, tu devrais manier le couteau comme un pro. Pourquoi ne te mets tu pas à la statuaire dans le bois de cocotier ? Ca rapporterait gros.

Et puis, si un bateau passe par là, tu lui remettrais ta cargaison de statues. Je te la vendrais au marché aux Puces. Ca marche bien, m’a-t-on dit, pour l’art exotique. C’est la mode. C’est de « l’Art déco ». Tu ferais un tabac. S’agit que tu le fasses sous un autre nom. Tu as le temps de te chercher un pseudonyme.

Allez, courage, mon Arsouille ! Tu vas nous revenir, tout bronzé, tout buriné. Tellement qu’on ne te reconnaîtra pas, qu’on t’appellera « Jo, le métèque » au lieu de « Jack l’éventreur ». Prends ton temps, car il y en a encore quelques juges qui s’ennuient tellement qu’ils sont capables de sortir un vieux dossier comme le tien de dessous la pile des archives.

Quel bol t’as eu de me trouver au sortir de ta planque, le lendemain de ton forfait. C’est drôle, quand même, le hasard qui a conduit mon chef à m’envoyer à Pantin, ce soir là. T’étais plus blanc que tu ne dois l’être maintenant, hein mon vieux ?

Dans la prochaine bouteille que je lance à la mer, je te mettrais les partitions d’une petite mimi pinson qui cartonne. On l’appelle la môme Piaf. Si tu as gardé tes notions de solfège, tu pourrais en faire profiter ceux de là-bas et puis ça te ferait passer le temps.

Je te quitte, mon Arsouille et je vais de ce pas prendre l’omnibus pour Rennes, puis l’autocar pour Brest où je jetterai ma bouteille remplie de mes bons souvenirs, et ceux aussi de Josette qui ne t’oublie pas.

Sauveur